

Extrait de la « Revue du Tarn – Printemps 1978 »

## Arfons au début du siècle.

*par Paul de TRIGON.*

Un petit train de Bram à Saissac !

Une heure 34 pour parcourir 21 kilomètres avec huit arrêts ! ...

Les Arfontais et leur maire, M.Cornac, avaient essayé d'obtenir que ce petit train à la « Dubout » termine son trajet au Fajal afin de mieux desservir Arfons et le site touristique du Lampy.

Mais Saint Denis possédait un personnage très influent, et la voie ferrée prit le tournant vers Saint Denis, par le Cros, hameau où précisément cet homme influent possédait sa propriété.

D'ailleurs, cette ligne départementale était propriété des chemins de fer de l'Aude : « raison majeure qui fixait son terminal primitif à la limite de ce département, soit au lieu dit « le Fajal » situé à 2 kilomètres 500 environ d'Arfons ».

Ceci diminuait le trajet restant à effectuer entre la station la plus rapprochée d'Arfons et le village. Car à partir de la gare de Saissac, il restait à parcourir 10 kilomètres pour gagner Arfons.

Donc, à partir de cette station de Saissac, le voyageur se voyait dans l'obligation de parcourir, avec une voiture de louage, à pied, ou bien dans l'espoir de rencontrer une charrette à bœufs se dirigeant vers Arfons. Mais la route est agréable, elle passe près de la pierre levée de Picarel, au vieux Lampy, ou un hôtel pouvait lui offrir repas et repos.

Après avoir franchi le Sor sur un pont, au bout de la descente routière, une légère côte nous menait aux premières habitations du bourg et à la place des Hôtels.

En ce début du XXème siècle, les places s'ornaient de grands ormes, les bornes fontaines déversaient sans arrêt l'eau pure, captée dans la forêt.

Arfons était un village d'artisans. On y comptait vers 1920, trois forges, deux sabotiers, deux tailleurs, deux boulangers, quatre épiciers, deux charrons, trois cafés, un cordonnier, un ou deux sabotiers, deux hôtels, un marchand de vins, deux menuisiers, deux entrepreneurs-couvreurs et charpentiers, deux scieries, deux loueurs de voitures. Un médecin résidait au village et se chargeait aussi de la pharmacie courante. Une femme d'Arfons refaisait les couettes et édredons en plume. Plusieurs villageois travaillaient aux Ardoisières de Limatge.

La poste avait un receveur et trois facteurs. A la mairie il y avait un secrétaire et un garde champêtre. Les religieuses du couvent bleu de Castres avaient une maison à Arfons qui faisait école maternelle. Arfons avait un curé, les Escudiés qui était paroisse à cette époque, avait aussi un curé qui résidait dans ce hameau.

Deux remises le dimanche soir servaient pour la jeunesse qui dansait au son de l'accordéon ou d'un piano mécanique.

Il y avait deux foires au bétail : la plus importante se déroulait le 13 août. Les moutons stationnaient place de la bascule et les bovins place des hôtels. De nombreuses boutiques aux tentes de toiles garnissaient les rues et les bordures des places.

En Octobre une seconde foire animait Arfons.

La fête patronale avait lieu, pour le village d'Arfons, le premier dimanche de septembre. Elle débutait le samedi soir, elle durait dimanche, lundi et mardi.

Les Escudiés avaient aussi une fête le dimanche qui suivait le 15 août, avec bal sur la placette, mais cette fête ne durait que du samedi soir au dimanche soir (ou lundi matin ?).

Arfons était constamment parcouru par des attelages de charrettes tirées par une paire de vaches enjouguées, des oies, canards, poules étaient menés à la baguette par leurs gardiennes, femmes ou jeunes filles coiffées du mouchoir ou de la capeline de paille.

Les moulins étaient au nombre de cinq, situés sur les cours du Sor et de l'Aiguebelle.

Ils se nommaient : le Moulin Haut, le Moulin Bas, la Fayence, le Rasségou, le Falipou. Deux autres ne tournaient plus, c'étaient ceux de la Rassègue et d'Escourbiac.

Situés à la chaîne sur le cours d'eau, ils tournaient successivement avec l'eau que lâchait le moulin précédent, et qui venait remplir la « Pachaïre » ou réservoir du suivant (L'aïgade).

Ces cours d'eau, au débit d'importance saisonnière, par ce principe même, permettaient d'avoir la quantité nécessaire pour actionner les meules, le barrage de ces réservoirs, fermés par une vanne de bois, donnaient la pression à l'aide d'un conduit en forme de lance d'incendie dont le jet frappait les aubes de bois du « Rouet », roue à aubes, à axe vertical, placées sous le moulin.

A cette époque, le tourisme naissait, et le dimanche, dès le matin, les automobiles stationnant sur la place des Hôtels, devinrent de plus en plus nombreuses. Torpédos ou limousines portaient les noms des marques célèbres, « Delaunay-Belleville, Panhard-Levassor, Brasier, de Dion-Bouton ». C'était la Plaine qui montait se régaler du bon air de la montagne et aussi des copieux déjeuners que servaient nos deux restaurateurs, cousins et « ennemis pour se disputer la clientèle » à coups de civets de sanglier, de truites aux amandes ou d'écrevisses flambées.

L'un affichait ses idées républicaines-radicales, confirmées par son bureau de tabac : l'autre était conservateur clérical.

Tous deux faisaient fort bien la cuisine.

Après leur repas, nos touristes partaient pour le Lampy, ou les promenades en forêt, souvent, le long de la Rigole, à partir de la prise d'Alzeau.

A la saison de la chasse, artisans, métayers, tuaient, surtout verbalement, une énorme quantité de gibier (perdreaux, cailles, lièvres, lapins et sangliers). Le garde chasse de mes parents, Flavien Faury, surnommé « Tollé », me contait des aventures formidables : par exemple, celle-ci : se trouvant dans un chemin creux, encaissé entre de hauts talus longeant le parc de Rouquet, il vit arriver sur lui, un solitaire de grande taille qui fuyait les chiens.

Ne pouvant se garer, il écarta les jambes, mais l'animal était trop gros et le fit tomber sur lui. Alors, ceinturant le sanglier affolé, qui boula sous lui, ils roulèrent ainsi, « tantôt l'un dessus, tantôt l'un dessous ». Il ajoutait avec un sourire camouflé dans sa barbe que « ce ne fut pas lui qui eut le plus peur ».

Après les parties de chasse, les hommes devisaient devant un « Vermouth-Cassis » ou un « Panaché », des aventures de leurs chasses ; l'un des hôteliers venait prendre part à leurs conversations pour faire monter le cours des exagérations. Pour lui, il avait toujours fait « mieux » que tous les autres, grâce à son habileté au tir et à son incomparable chien. Mais ceux qui tuaient le plus de gibier étaient ceux qui restaient muets ou peu loquaces. Peut-être préféraient-ils ne pas faire connaître où ni comment ils faisaient leur tableau de chasse.

La « Festo » qui se déroulait sur les deux places (le « Plô des Carles » avait son bal et son café Escande), et le Plô des Hôtels ; bientôt il n'y eut plus qu'un bal, celui de la place des Hôtels. La raison était une mésentente entre les comités. Le maire de cette époque (Léon Peyre) dut prendre la décision d'unifier ce bal, à la suite d'incidents qui motivèrent l'intervention des gendarmes de Dourgne.

Le samedi soir, le bal était court. C'était comme un avant-goût de la fête, qui débutait le dimanche par une grande messe, à laquelle participaient les musiciens. Après, ces musiciens venaient place de la mairie et jouaient la Marseillaise pour le dépôt de la gerbe au monument commémoratif des morts de la guerre 14-18.

Vers 13 heures, c'était le « Tour de tables ». Musiciens et jeunes du comité, composé des conscrits, passaient de maison en maison quêter et offraient un air de musique au choix.

C'est vers 17 heures, que débutait le bal sur la place des Hôtels entourée de boutiques, puis entre 19h et 20h, la Farandole se déroulait dans les rues, les conscrits formaient la partie motrice du comité, déployaient un drapeau tricolore et organisaient des rondes aux carrefours. Les musiciens suivaient quelquefois d'assez loin, car ces farandoles menées au galop, allaient vite, gambadant et sautant comme des basques. Puis vers 21 heures, le bal du soir débutait entre les loteries, les tirs, les bazars, les casse-bouteilles, les enfants lançaient des pétards dans les jambes des spectateurs au milieu des nuages de confettis.

Lundi, après une messe pour le repos des morts du village, le calme régnait jusqu'à 15 heures ; à ce moment, il y avait les jeux du casse-cruche, d'où sortait parfois un chat affolé (ou tout simplement de l'eau). Des courses de gamins, à travers les rues, avec remise de prix, la course en sacs, et quelquefois un lâcher de montgolfière. Un apéritif dansant, puis à 21 heures, le bal.

Le mardi soir, le comité organisait le bal costumé avec attractions. Mon frère était dans les organisateurs de ces attractions qui variaient d'une année à l'autre : ce fut l'étape du tour de France cycliste, puis les sioux, l'enlèvement de la servante du café de Félicie Pech, le cirque, enfin 1900-1960, avant le début de cette rétrospective costumée, mon frère écrivit la présentation en vers, sur la table du café, en quelques minutes. La voici :

*Ne soyez pas surpris si la danse s'arrête  
Ce n'est qu'un intermède au cours de cette fête  
Pour varier les plaisirs, vous distraire un instant ;  
Nous ferons un beau voyage de cent ans.*

*Voici pour commencer, la règle de Fallières  
Avec barbe fleurie et moustaches altières,  
Les pantalons rouges de nos petits soldats  
Et les dentelles, les volants, les falbalas.*

*Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes  
Car on savait déjà que la terre était ronde  
Et que le franc valait vingt sous  
Maintenant ! on ne sait plus rien du tout...*

*On applaudissait Mistinguett  
Et les messieurs en goguette  
Allaient danser à Tabarin*

*Aujourd'hui, Mistinguett se porte toujours bien  
Mais c'est sous la terre que l'on danse  
Dans les caves de Saint-Germain  
Le Jazz de Luter est en transes  
Et les nègres sont souverains.*

*Dans Arfons, au temps de la romance  
On dansait au son de l'accordéon  
Mais pour la fête, un orphéon  
Conte-basse, trombone escortés d'un piston  
A coups de grosse-caisse, organisait l'ambiance.*

*Les gars de dix neuf ans, coiffés d'une casquette  
Dansaient avec leurs conquêtes  
La valse et la polka  
La scottish et la Mazurka  
Et le quadrille ! Tra-là là...  
Il y avait beaucoup de dentelles  
Aux jupons des demoiselles  
Et des barbiches aux mentons  
De beaux garçons.*

*Les conscrits avec le drapeau,  
Les vieux sous le grand chapeau  
Prenaient part à la farandole  
Et tout cela était très drôle  
Et tout cela était très beau.*

*Maintenant, c'est tout autre chose  
Nous avons Gréco et Louison Bobet  
Laniel nous offre la vie en rose  
Et notre bonheur est complet.*

*Les décrets nous ont fait la nique  
Mais Arfons garde ses forêts  
Nous oublions toute la clique  
Les soirs d'Août, en prenant le frais.*

*Les chemins sentent la camomille  
La source est fraîche et l'air léger  
Tous les garçons, toutes les filles  
Sont invités à danser.*

*Un demi-siècle les contemple  
Comme disait Napoléon  
Les anciens donnent l'exemple  
Vive la fête d'Arfons.*

Cette fête, dans la première semaine de septembre, marquait déjà la fin des vacances d'été. Dès le mercredi matin, on démontait l'estrade des musiciens, les boutiques avaient plié leurs éventaires et les rues étaient désertes. Il semblait qu'Arfons prenait son visage d'hiver ; pourtant les familles, venues pour cette occasion étaient encore chez leurs cousins ou parents, mais les maisons, volets clos, individualisaient le repos, avant le départ et l'exode qui durerait jusqu'à l'an prochain.

C'est en vivant ces instants, que mon frère écrivit une poésie intitulée :

#### *FIN D'ETE*

*Ce soir, j'ai vu le cortège  
D'un bel été qui s'en allait  
Par le travers d'une vallée  
Prête à s'enlinceuler de neige.*

*Dans le tiroir le plus secret  
J'ai mis les fruits de ma mémoire  
La rose d'or et la rose noire  
Et trois ou quatre épis de blé.*

*La brise qui venait du bois  
Me disait adieu à voix basse ;  
Elle était douce, elle était lasse  
Elle était triste, autant que moi.*

*Mais s'il durait mille et cent ans  
Un soir viendrait, glissant sur l'herbe  
Sur la fougère et sur les gerbes  
Pour emporter l'été géant.*

*Et tout serait comme à présent  
Malgré le temps, malgré le rêve  
Car il faut qu'un été s'achève  
Même s'il dure cent mille ans...*

Mais le renouvellement est la vie, et le retour de l'été suivant ramènera la foire et ses boutiques, dont celle de « Poulou » qui vendait des montres en fer blanc qui « marquaient l'heure ancienne et l'heure nouvelle » ; il y aura de nouveau la procession du 15 août, la fête, son bal et ses farandoles, les promenades en forêt, les baignades au Lampy. Chaque année apporte des amitiés nouvelles et elle se classera dans notre mémoire pour constituer un capital précieux, dont les intérêts (nos souvenirs) formeront les rentes vivantes et si précieuses de nos vieilles années.

Paul de Trigon